

Frère François

Le pain du silence, c'est la parole

Parole et silence : deux réalités qui se conditionnent. Quand il y a trop de paroles, nous nous retirons pour trouver le silence. Mais une fois dans le silence, nous ressentons son caractère redoutable. Un enfant le sait : quand plus aucune parole ne lui est adressée, il peut être saisi d'angoisse, car il a l'impression de ne plus vivre, de suffoquer.

« Le pain du silence, c'est la parole » pour citer un auteur suisse, Paul Hoppe, mort en 2006. Ce qui permet de tenir dans le silence, c'est la parole. Une parole suffit pour rendre le silence supportable, parfois même pour le remplir tout à fait.

Quand on veut lire la Bible pour soi, on se retire dans le silence. Encore faut-il que ce silence ne

reste pas vide, mais fasse accéder à une substance capable de le remplir.

Une lecture personnelle de la Bible nous met devant quatre questions : pourquoi choisir la Bible ? Qu'est-elle donc, en réalité, cette Bible ? Comment nous laisser toucher par la Parole qu'elle contient ? Et comment ensuite faire entrer cette Parole en nous ?

Je le sais : les deux mots Bible et Parole ne se recouvrent pas. C'est de la Parole dont nous avons besoin, car c'est elle qui peut nourrir. Mais cette Parole vient à nous dans un vaste ensemble : l'Écriture. Car c'est sous cette forme écrite qu'elle s'est cristallisée pour nous.

Cet ensemble est certainement trop vaste à explorer. Où trouver ce que nous cherchons, la Parole vivante ? Peut-être faut-il procéder comme quand on visite une exposition consacrée à un peintre : on passe et on repasse devant les tableaux, on se familiarise avec eux sans être encore tout à fait saisi. Puis tout à coup, à un endroit donné, la beauté d'un tableau nous frappe. Là nous restons longtemps. Nous y revenons même plusieurs fois, et à partir de là, les autres tableaux commencent à nous parler de plus en plus. Le peintre lui-même nous devient accessible à tel point que la réalité autour de nous se fait voir autrement, avec ses yeux à lui.

Nous pouvons aborder la Bible comme nous abordons une telle exposition : nous essayons de nous familiariser jusqu'à ce qu'un texte nous

frappe et qu'ensuite d'autres se découvrent. Pour finir, l'Auteur lui-même nous parle. Il a ouvert son cœur et nous prenons conscience qu'Il s'adresse à un autre cœur, le nôtre. Ainsi s'engage le dialogue destiné à durer jusque dans l'éternité.

Pourquoi la Bible ?

Toutes les traditions religieuses ont leurs livres sacrés, auxquels elles vouent un grand attachement. Chez les chrétiens la Bible a ainsi occupé depuis toujours une place unique.

La question peut pourtant se poser : ne sommes-nous pas conditionnés ? N'existe-t-il pas d'autres livres qui pourraient nous aider davantage, des livres qui initient à une spiritualité ou apportent un discernement psychologique, des livres plus proches de notre quotidien, plus fins du point de vue humain ? Une certaine littérature religieuse plus récente n'est-elle pas plus accessible que cette Bible qui vient d'un passé si lointain, d'une culture si différente de la nôtre ? Certains se demandent même si les écritures sacrées de certaines autres religions ne sont pas plus élevées, moins grossières. Pourquoi s'attacher à la Bible ? Qu'a-t-elle donc d'unique ?

Pour répondre, j'aimerais renvoyer la question à celui qui la pose : et toi, sur quel plan situes-tu ta

vie? Il y a certes, dans la vie, sans cesse à acquérir : des connaissances, des aptitudes, tout ce qu'il faut pour vivre mieux. Cependant dès qu'il est question d'amour, de désintéressement, de fidélité, dès que des décisions s'imposent qui vont déterminer l'orientation de sa vie, chacun fait appel à ce qui est plus profond en lui, à son cœur. Intervient alors la confiance que nous voulons donner, la foi. Et n'est-ce pas à ce niveau que la Bible offre quelque chose d'unique?

Le combat qui marque le plus notre vie est celui de la foi. Rien ne nous expose autant que le fait d'avoir donné notre confiance à un autre, de l'avoir donnée à Dieu, au Christ. Et l'on ne pourra vivre pleinement de cette confiance-là sans passer par des mises à l'épreuve. Jésus lui-même y fait allusion en nous apprenant à demander « ne nous laisse pas entrer dans la tentation » : quand l'épreuve risque de nous faire perdre la foi, garde-nous d'y entrer, car il existe des situations dans lesquelles nous ne savons plus à quoi nous tenir.

Quand il s'agit du combat de la foi, y a-t-il un autre livre qui soit aussi capable de revigorer notre cœur et de redresser nos genoux chancelants? La Bible parle, comme on ne le fait nulle part ailleurs, de ce qui est dans le fond le plus intime de Dieu. Elle montre quel désir en Lui le pousse à rechercher une communion avec les humains et jusqu'où ce désir a voulu aller : elle dit le prix que nous avons à Ses yeux et quels chemins Il a dû prendre pour nous rejoindre là où nous sommes ; elle fait sentir

à quel point Il se rend solidaire de nous quand le malheur nous frappe. Et ce qui paraît alors infiniment profond dans le cœur de Dieu se révèle en même temps infiniment large. Est concerné par cela chaque être humain sans exception. Pour garder courage rien ne nous est aussi nécessaire que d'entendre cette vérité toujours à nouveau.

Toutes les imperfections de ce livre ne peuvent lui enlever son caractère unique, ne peuvent entamer son autorité. C'est vrai : il y a beaucoup de choses que la Bible n'explique pas. Elle les laisse en Dieu en respectant Son mystère. Et pour ce qui reste à découvrir au cours de l'histoire, elle fait confiance à la sagesse humaine. Mais ce qui nous trouble surtout, c'est de trouver dans la Bible des récits ou des exigences qui voilent le vrai visage de Dieu, tel que pour finir, Il s'est fait connaître à nous. Il faut alors se dire qu'un livre dont la composition s'étend sur plus de mille ans ne peut être lu que dans l'orientation qui lui est propre. En effet, ce livre n'est pas un livre de piété, mais relate l'histoire dans laquelle Dieu se révèle avec persévérance et dans laquelle son peuple accède peu à peu à Sa connaissance. À nous de rejoindre cette orientation : porter toute notre attention sur le désir de Dieu de se révéler à nous et entrer à notre tour dans Son dessein d'établir avec nous la communion la plus étroite. C'est dans ce sens que la Bible met résolument notre existence sur le plan de la foi.

Quatre approches de la Bible

Avant de répondre à la question : « qu'est-ce que la Bible? », je juxtapose quatre approches différentes de la lecture qui peut en être faite.

D'abord une maxime de saint Jean de la Croix : « Le Père n'a dit qu'une parole, ce fut son Fils; et dans un silence éternel Il ne cesse de la dire : à nous donc aussi de l'écouter dans le silence. »

Saint Jean de la Croix semble ignorer la multiplicité des paroles contenues dans la Bible. Selon lui, toutes les paroles transmises au nom de Dieu dans l'Ancien Testament n'exprimaient pas encore ce que Dieu avait vraiment sur le cœur. Pour dire que Son être même est amour, il fallait plus que des discours. Il fallait le prouver dans la chair humaine en allant jusqu'au bout de la logique de l'amour, par un don total et sans retour. Voilà la Parole incomparable, une preuve qui jamais ne pourra être dépassée.

Avant cette Parole régnait un silence marqué d'angoisse, car les drames de l'existence restaient encore sans réponse véritable. Après cette Parole essentielle le silence continue, mais il a un tout autre caractère. Il n'y aura pas d'autres affirmations ayant le même poids. Et nous devons nous garder de recouvrir cette Parole extrême par des considérations qui seraient trop tirées vers nous. Une telle Parole ne peut être reçue que dans le silence.

La seconde épître de saint Pierre ne parle pas de silence ou de parole, mais emploie une autre image qui va dans le même sens : « Vous avez raison de fixer le regard sur cette parole, comme sur une lampe brillant dans un lieu obscur, (regardez-la bien) jusqu'à ce que le jour commence à poindre et que l'astre du matin se lève dans vos cœurs. » (2 Pierre 1, 19)

Le réalisme de ce texte frappe. Nous nous trouvons dans un endroit où il fait tout à fait noir. Partout l'obscurité. Seule une petite lampe nous éclaire. Nous la regardons tant que dure l'attente.

Il faut retenir cette expression : regarder la Parole. Celle-ci est donc prise dans sa totalité et c'est ainsi qu'elle devient lumière. Étant lumière elle réclame avant tout que notre regard reste fixé sur elle. Silencieusement. Et quand le jour se sera levé, nous nous rendrons compte qu'à travers ce regard fidèle posé sur la Parole, le Christ, étoile du matin, aura envahi notre cœur.

Le troisième témoin que je voudrais citer souligne particulièrement le lien entre les Écritures et la foi : « elles sont capables » dit saint Paul à l'un de ses plus proches collaborateurs, « de te procurer la sagesse qui conduit au salut par la foi dans le Christ Jésus » (2 Timothée 3, 15).

Si les Écritures nous font connaître ce salut unique qui a été réalisé dans le Christ et qui s'ouvre à nous dans la foi, elles le font en nous en donnant le goût. Le mot « sagesse » dit plus que « connaissance », il suggère une connaissance

par l'expérience : les Écritures nous permettent de « savourer » le salut.

S'il y a en elles beaucoup d'endroits où un « non » est prononcé contre les projets des hommes, ainsi que leurs désirs, leurs faiblesses et leurs illusions, cela ne doit pas nous désorienter. Ces « non » visent les prétentions et les illusions qui ne peuvent conduire au salut, mais ils dégagent en même temps un chemin qui ouvre à la gratuité propre au salut. Et en nous procurant le goût de cette gratuité, la Bible nous apprend à ne pas aimer ce qui n'a pas ce goût-là.

Ce thème du goût amène encore une quatrième approche possible. Le philosophe juif allemand Franz Rosenzweig, mort en 1929, définissait ainsi la différence entre la lecture de la Bible et celle de tous les autres livres : pour ces derniers, disait-il, il suffit de les lire pour prendre connaissance de leur contenu. « Pour apprendre ce qui se trouve dans la Bible, il faut deux choses : écouter ce qu'elle dit, et prêter l'oreille au battement du cœur humain. La Bible et le cœur disent la même chose. »

Pourquoi une telle insistance sur le battement du cœur humain ? Il est vrai qu'une approche abstraite et purement intellectuelle passe souvent à côté de l'intention des textes bibliques et conduit même à des contresens. La façon dont la Bible décrit l'amour de Dieu, Sa fidélité, l'ardeur, le combat et les supplications de cet amour ne peut se comprendre que si l'on passe soi-même

par l'expérience de ces réalités. Le langage de la Bible reste sans force tant qu'on ne fait pas appel à toutes les ressources du cœur humain. Ne peut saisir ce livre qu'un cœur capable de vibrer à ce qui s'y laisse deviner du Cœur de Dieu.

Qu'est-elle, la Bible ?

Cette question demanderait une réponse dogmatique, mais ici, je la pose du point de vue de celui qui essaie de lire la Bible personnellement. Que peut-elle signifier pour lui ? Que peut-il trouver en elle ?

Tout d'abord, me semble-t-il, le témoignage unique et indispensable sur la personne du Christ. Sans la Bible, que saurions-nous de Jésus ? Que saurions-nous de sa vie, de sa mort et de sa résurrection, si nous n'avions pas les Évangiles ? Qui nous ferait comprendre tout ce qui découle de son mystère pascal, si les apôtres ne nous avaient pas laissé leurs écrits ? Et sa propre foi, son enracinement humain nous resteraient incompréhensibles sans les grands textes fondateurs de l'Ancien Testament. Il n'existe aucun autre accès à la vérité de Jésus que l'Écriture.

Dans ce sens précis la Bible peut être dite « inspirée ». Elle garantit la vraie connaissance

du Christ. Certes, on peut chercher derrière les textes bibliques une autre vérité sur Jésus en disant que leurs auteurs étaient tributaires de la culture de leur temps, tributaires de certains préjugés ou d'un souci d'embellissement. On peut aussi donner davantage de crédit aux Évangiles apocryphes ou préférer certaines hypothèses dites « scientifiques » pour arriver à une image plus accessible de Jésus, une image plus conforme à nos désirs. Mais le fait reste : pour qui risque sa vie à la suite de Jésus, seule la Bible a le pouvoir de le mettre en marche. Ce témoignage offre ce qui s'est avéré valide et vraiment éprouvé.

En disant cela, je ne fais pas du christianisme une religion du Livre. Notre foi s'attache toujours au Christ vivant. C'est lui qu'elle écoute et veut suivre. C'est lui en sa personne de Ressuscité qui a autorité sur nos vies. Mais c'est par le témoignage écrit qu'il se rend présent à nous. Sans ce témoignage nous resterions dans des interprétations toutes relatives et sans force. Rien ne surpassera jamais ce livre.

Toutefois, il ne suffit pas de présenter la Bible comme l'irremplaçable témoignage sur le Christ. Car elle situe ce témoignage à l'intérieur d'un long dialogue, un dialogue entre Dieu et les siens. Le témoignage ne tombe pas de haut. Il a été préparé par un dialogue et il prend forme de dialogue.

Pour faire naître Son Fils parmi les hommes, Dieu a dû préparer la terre par une histoire tout à fait singulière, limitée à un seul peuple. Cela

restera pour nous toujours un grand mystère. La semence de vie divine ne pouvait donc être déposée au cœur de l'humanité sans qu'un long sillon ait été tracé dans la terre et ait été creusé profond à travers beaucoup d'échecs et de brisements de cœur. Une idylle n'aurait jamais mis notre terre en état de recevoir le Christ. Car la relation entre Dieu et les humains ne se situe pas sur ce plan-là. Acceptons donc les étapes de ce dialogue, acceptons-en les imperfections. À travers ce long dialogue se dessine le vrai visage de Dieu. Le Christ lui-même a su que toute sa mission devait s'inscrire dans l'extrême limitation de ce chemin unique.

Le témoignage donné par la Bible et le dialogue dont elle rend compte se situent dans le passé. Mais ils ne s'arrêtent pas avec les prophètes, les évangélistes et les apôtres. Ils continuent tout en n'ayant plus la même autorité. En effet, nous n'ajoutons pas d'autres livres à la Bible. La place qui nous revient est différente : il faut que le témoignage de la Bible soit confirmé par le nôtre. Sinon il n'a pas de poids. La Bible n'a d'autorité que si l'Église atteste par toute sa vie que ce dont elle témoigne est vrai – si vrai que les témoins sont prêts à donner leur vie pour cela. Si la Bible se réduit à un document du passé, à un livre mort dont le sens ne se dévoile que grâce à un raffinement exégétique, alors il faut s'interroger. Elle parlera encore à notre temps si nous nous engageons nous-mêmes à être cette « lettre du

Christ » dont saint Paul dit qu'elle « est écrite par l'Esprit du Dieu vivant sur des tables de chair, sur nos cœurs » (2 Corinthiens 3, 3).

Nul ne conteste aujourd'hui le fait que la difficulté éprouvée à la lecture de la Bible découle de son enracinement dans un passé lointain et une culture millénaire. Tandis que jusqu'à la dernière guerre on vénérât ce qui est ancien, l'incroyable développement de la technique provoque un renversement radical dans la perception du passé : l'ancien paraît désormais dépassé, inadapté, inutilisable. Comment pourrions-nous nous référer encore à la Bible ?

Il n'y a pas que la technique qui accentue la distance dans le temps. La civilisation sécularisée dans laquelle nous vivons nous enlève toutes les références dont nous aurions besoin pour comprendre des notions bibliques aussi centrales que rédemption, sainteté, repentance, vie nouvelle. Pour remédier à cet embarras, les recettes ou les artifices intellectuels ne suffisent pas. Il faut un nouveau langage et ce nouveau langage réclame un passage au creuset de notre vie. Même avec le très peu que nous comprenons, nous rendrons la Bible à nouveau audible, lisible, voire visible, quand notre vie elle-même sera devenue une lettre du Christ. Dans ses écrits de captivité Dietrich Bonhoeffer a fortement ressenti cet embarras dans lequel nous nous trouvons. Il savait que ce nouveau langage, nous ne l'avions pas encore. Tout ce que nous pouvons, dit-il, c'est « de prier et de faire ce qui est juste... et le temps de Dieu viendra. »

Comment nous laisser toucher par la Parole ?

On peut lire la Bible simplement pour augmenter ses connaissances ou se voir confirmé dans sa foi. Cela est tout à fait valable. Une lecture personnelle de la Bible vise pourtant plus loin. Elle nous fait entrer dans un dialogue, et ce dialogue va réclamer notre cœur et donc nous exposer.

Une lecture personnelle de la Bible nous expose parce que nous essayons d'y accueillir consciemment la parole d'un Autre. Au lieu de rester dans ce qui monte habituellement en nous, nous nous efforçons de capter une voix qui ne vient pas de nous, qui nous interpelle et nous tire de ce qui nous enferme ou nous isole, une voix qui a sur nous une autre opinion que ce que nous pensons de nous-mêmes. Saurons-nous laisser cette voix nous déranger, nous dire des choses qui nous ont échappé, nous dévoiler ce que nous cachons à nos propres yeux ?

Altérité de la Parole ! Car cette parole n'est pas sur le même plan que les discours qui se font entendre autour de nous et ne se laisse pas non plus confondre avec les idées qui nous habitent. La Parole de Dieu se présente peut-être d'une façon plus pauvre. Elle peut même paraître moins intéressante. Mais elle se distingue fondamentalement par la source dont elle provient. Car elle témoigne de

ce mystère qui est à l'origine de tout et qui porte tout, de cet amour que nous n'aurions jamais pu concevoir par nous-mêmes.

Dans ce sens, la Parole a sur nous une autorité unique, non pas une autorité qui s'impose arbitrairement sans tenir compte de ce que nous sommes, mais cette seule vraie autorité qui nous fait être et grandir. Qui accueille cette Parole ose s'exposer à son altérité et dégage donc en sa vie l'espace dont elle a besoin pour se faire entendre. Il écarte tout ce qui pourrait encombrer cet espace. Il souhaite que cette Parole reste son vis-à-vis tout au long de sa vie et pour cela il s'habitue au silence.

Insister ainsi sur l'altérité de la Parole ne signifie nullement la garder à l'extérieur de soi. Origène, un des premiers Pères de l'Église, a fortement souligné le fait que la Parole qui vient à moi correspond à ce qui attend en moi. Car si l'on peut comparer l'Écriture à un puits, à une source, « il se trouve aussi que chacune de nos âmes est un puits d'eau vive ». « L'opération actuelle du Christ en tant que Verbe de Dieu consiste à écarter la terre de chacune de nos âmes et à y libérer la source qui s'y trouve ». Si donc la Parole doit venir à nous de l'extérieur pour désensabler la source, elle ne nous est pourtant pas étrangère. Elle libère au-dedans de nous ce qui y est déjà de Dieu. Celui qui parle dans la Parole parlera aussi dans notre tréfonds.

Pour nous laisser toucher par la Parole il faut beaucoup de simplicité. La marche en avant de l'Église à travers les siècles a très souvent dépendu

d'hommes et de femmes qui ont donné foi à la Parole et l'ont mise en pratique sans hésiter. Même s'ils n'avaient saisi que peu de choses, ce peu avait pour eux une telle évidence et une telle urgence qu'ils ne pouvaient que le réaliser. L'auteur du Psaume 119 dit bien qu'il ne me convient pas de me dérober derrière la compétence d'autres personnes ayant plus d'expérience, les « maîtres » (v. 99) : je dois oser m'exposer, « mettre mon âme entre mes mains » (v. 109), car maintenant c'est Dieu lui-même qui veut « m'instruire » (v. 102) ; à moi donc de « me hâter et de ne point retarder l'observation de ce que j'ai compris » (v. 60)

Dans cette simplicité entre une part de solitude. Je dois assumer cette solitude devant la Parole, parce que celle-ci m'interpelle personnellement. Je dois particulièrement l'assumer à des moments où celle-ci provoque en moi un embarras. Très souvent, en effet, la Parole nous fait toucher un seuil : comment passer de ce qui paraît humainement impossible à ce qui sera possible avec Dieu ? Suis-je tenté alors de me réfugier dans des considérations théoriques ou de me cacher derrière l'avis d'autres personnes ou suis-je prêt à être seul avec la Parole ? Celle-ci fait appel à mon être profond et vise ce que personne d'autre ne peut faire à ma place.

S'il est arrivé autrefois que la tradition ait un peu trop enveloppé la Parole au point de lui enlever sa force explosive, le même danger pourrait venir aujourd'hui du grand développement des études exégétiques, qui pourraient, elles aussi,

faire écran en nous immobilisant dans des informations, des vérifications et des analyses. Il faut pourtant dire qu'en réalité tant la tradition que le travail exégétique peuvent aider puissamment à nous confronter avec la Parole : la tradition (surtout la plus ancienne) par son extrême souci de ne pas laisser la Parole à distance, mais de l'appliquer dans le présent ; et le travail exégétique, parce qu'en mettant en valeur les situations dans lesquelles les textes sont nés, il peut nous faire sentir les parallèles avec nos situations actuelles.

La solitude que réclame la lecture personnelle de la Bible doit être bien comprise. En essayant de me laisser toucher par elle, je ne peux pas tirer la Parole à moi et lui faire dire ce qui me convient. Car elle n'est pas à moi. Elle est « autre » et cette altérité, j'ai à la respecter jusqu'au bout. La Parole appartient à Celui qui l'a dite et Celui-là l'a confiée à une communion de croyants de tous les siècles et tous les lieux. Même dans ma solitude la Parole arrive jusqu'à moi grâce à une obéissance qui a traversé les siècles. La lecture que j'en fais, je la partage avec toute l'Église, avec tous ces « saints » qui ont intensément vécu d'elle. Si je l'oubliais, je pourrais me faire illusion sur moi-même et du même coup m'éloigner d'une mise en pratique véritable. M'exposer à la Parole implique que je la respecte comme n'étant jamais ma propriété personnelle.

Comment faire entrer la Parole en nous ?

Dieu vient à nous dans Sa Parole. La rencontre avec Lui ne commence pas avec ce qui monte en nous, avec des sentiments plus ou moins précis. Même la recherche d'un vide n'est pas première. Dieu s'adresse à nous de façon intelligible pour recevoir de nous une réponse consciente et libre. Cependant, cette Parole qui vient à nous, veut devenir parole intérieure. Elle n'est pas seulement annonce ou commandement. Elle a le pouvoir de nous faire renaître (Jean 1, 12 ; Jacques 1, 18 ; 1 Pierre 1, 23). Et cette renaissance, ce devenir, elle peut l'opérer chaque jour à nouveau.

Comment faire alors pour que cette Parole devienne vraiment nôtre ? Dans un texte assez célèbre, Guigues II le Chartreux distingue quatre étapes : lecture, méditation, prière et contemplation. En s'appuyant sur le texte de Matthieu 7, 7 il précise : si la lecture cherche, la méditation trouve ; si la prière demande, la contemplation savoure. « La lecture, dit-il, porte en quelque sorte la nourriture solide à la bouche, la méditation la mâche et la broie, la prière en acquiert la saveur, et la contemplation est la douceur même qui réjouit et restaure. La lecture est dans l'écorce, la méditation dans la moelle, la prière dans la sollicitation du désir et

la contemplation dans le bonheur de la douceur obtenue.»

La Parole se présente comme un aliment. Elle doit être « mangée » lentement pour que nous en tirions toute la substance nourricière. On la « rumine » même longtemps, car c'est ainsi qu'elle devient assimilable, capable de nous pénétrer. Elle est donnée, en effet, pour faire corps avec nous et entrer dans notre sang en y répandant l'énergie et la chaleur qui lui sont propres. La comparaison avec la nourriture dit bien que l'assimilation de la Parole ne reste pas à un niveau intellectuel, mais se fait par l'être tout entier, corps et âme.

Avant d'aborder le premier des quatre degrés de Guigues II, il faut bien se rappeler que tout accueil de la Parole suppose l'écoute comme disposition la plus fondamentale. Sachant de qui elle vient, je me livre à la Parole. Je ne peux même pas me contenter d'un silence extérieur. C'est dans l'être profond qu'il doit y avoir une réceptivité, un éveil, une mise à découvert.

Voilà comment le serviteur du Seigneur décrit cela pour lui-même : « tous les matins Dieu éveille mon oreille pour que j'écoute comme un disciple. Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille » (Isaïe 50, 4-5). Chaque matin à nouveau, l'oreille qui risque de rester endormie a besoin d'être éveillée et tirée de sa somnolence. Et puisqu'il arrive facilement qu'elle reste fermée, il faut que Dieu l'ouvre, la débouche, la « creuse » comme dit encore un autre texte (Psaume 40, 7). Ainsi je me tiens là comme

un « disciple », comme quelqu'un qui ne prétend pas savoir déjà, mais qui se fait toute attente face à la volonté du Maître.

Avec Dieu je dois faire un peu comme quand j'écoute une autre personne. Je ne me contente pas alors d'enregistrer formellement ce qui est dit. J'écoute en dessous des mots prononcés pour deviner ce qui n'arrive pas à se dire. Mon regard et mon cœur sont engagés dans mon écoute. Avec Dieu aussi je cherche à deviner comment la Parole s'adresse à moi, quel est le son de Sa voix. Je cherche à discerner les traits d'un visage. L'écoute n'est jamais passive. Une oreille ouverte reste constamment en éveil. « Celui qui a des oreilles, qu'il écoute ! »

Dans la lecture, une certaine exigence s'ajoute encore à cette attention de l'écoute. Quand nous avons un texte écrit devant nous, celui qui s'adresse à nous n'est pas là pour corriger ce que nous avons mal compris ou pour insister sur ce qui nous aurait échappé. Nous devons nous en charger nous-mêmes. Une plus grande concentration est donc nécessaire. C'est à nous d'insister auprès de nous-mêmes.

La lecture suppose donc un effort particulier d'attention : peser les mots, observer les détails, se représenter la situation, interroger le texte sur son intention ; au lieu de tirer le texte vers soi, aller vers lui et le respecter tel qu'il se présente ; faire intervenir tous nos sens : « voir » tout ce qui est en jeu dans un texte, jouer pour soi-même les gestes dont il est question, toucher et sentir.

Après la lecture vient la méditation proprement dite. S'il y a une diversité de méthodes qui conviennent aux différents caractères humains, il doit y avoir aussi quelque chose d'essentiel à toute méditation. La Parole, en effet, n'est pas seulement semblable à un aliment, elle peut être comparée aussi à une semence. Or, si celle-ci doit mourir en terre pour y répandre sa substance et devenir féconde (voir Jean 12, 24), elle a aussi besoin d'une terre bonne, généreuse qui soit capable de lui apporter la substance nécessaire (Luc 8, 15). Deux fois il est question de substance : celle de la parole qui doit descendre en nous, et celle de la terre d'accueil (le cœur) qui doit offrir le meilleur d'elle-même.

Guigues II disait que « la méditation est dans la moelle ». Elle cherche, en effet, la substance de la Parole. Comme on le fait avec une noix, on décortique la parole biblique pour mettre à nu ce qui est mangeable. Ou pour prendre encore une autre image : on la presse comme une orange pour pouvoir profiter de tout le jus qu'elle contient. La substance de la Parole, c'est toujours ce qui vient du Cœur de Dieu. C'est cela qu'il faut chercher. Et il ne faut pas s'arrêter avant de l'avoir trouvé. Car la « méditation trouve », rappelle Guigues.

Notre propre substance doit, elle aussi, entrer dans le travail de la méditation. Car la Parole a besoin de tout ce que nous sommes pour pouvoir porter du fruit en nous. La terre de notre cœur ne doit pas être une terre ingrate, ni une mince couche de surface. Toutes les énergies dont le cœur dispose

sont requises pour que la semence, en mourant, tire de quoi faire naître et grandir une plante et un fruit. Car le but est bien que la Parole devienne tellement nôtre que nous n'ayons plus guère besoin de nous la rappeler, mais qu'au-dedans de nous elle travaille « d'elle-même » (Marc 4, 28), presque à notre insu.

On peut faire « descendre » un texte en le mémorisant et en donnant ainsi aux mots toujours plus de résonance et de couleur. On peut aussi se saisir de tel ou tel élément, le retourner en tous sens et arriver ainsi à se situer soi-même dans le texte comme si l'on était l'un des participants. On peut encore dégager simplement les points qui frappent le plus et les creuser ensuite longuement en posant des questions et en s'interrogeant soi-même. L'important est de se savoir chaque fois interpellé par le texte, comme si celui-ci disait : « là, il s'agit de toi ».

De cette façon la méditation devient prière. Prière qui frappe à la porte pour que « le Cœur de Dieu s'ouvre dans les paroles de Dieu », selon l'expression de saint Grégoire le Grand. Prière qui engage tout notre être à ne rien soustraire à l'influence de la Parole. Prière surtout, qui transforme la Parole donnée en un dialogue mettant « tu » là où il est question de Dieu et du Christ, et « moi » là où il s'agit des humains. Un verset difficile comme Jean 17, 19 devient beaucoup plus existentiel quand je tire de lui cette prière : « tu t'es sanctifié pour moi, ô Jésus, pour que je

sois moi aussi sanctifié : tu t'es donné sans réserve au Père et dans ce don de toi-même tu me donnes de me donner à mon tour, ce dont je ne serais pas capable par moi-même. »

Très finement, Guigues II observe à propos d'une telle prière que si la méditation est dans la moelle, « la prière est dans la sollicitation du désir ». Quand la Parole devient prière, elle éveille des désirs, fait naître des intuitions. Faire d'un texte un dialogue le rend plus proche et lui permet en même temps de nous tirer en avant. Qui prie s'ouvre à l'Esprit, et l'Esprit vivifie (2 Corinthiens 3, 6). Il a le pouvoir de rendre un texte désirable, réalisable, de lui donner vie.

Alors l'écoute devient peu à peu regard, contemplation. Les questions inévitables – « comment faire ? », « jusqu'où aller ? », perdent de leur acuité. La Parole reçue établit un silence. À Dieu de donner ce qu'Il ordonne. À nous de Lui laisser le champ libre à la réalisation. S'Il a fait comprendre ce qu'Il attendait de nous, Il va aussi le mener à bien pas à pas. À nous de suivre Sa façon de faire et de ne pas la précéder, de deviner plutôt comment Il va au-devant de nous et nous prépare à rester en accord avec Sa volonté.

La contemplation biblique ne consiste pas en une montée vers des vérités intemporelles, mais dans un abandon au dessein de Dieu. Le regard se porte en avant pour suivre les intentions de Son dessein d'amour envers les hom-

mes, des intentions qui doivent se réaliser sur terre et à travers l'histoire. Alors, tout en étant engagés corps et âme, nous ne ressentons plus le besoin de maîtriser les événements. La grandeur de l'amour de Dieu nous a appris à Lui laisser toute la place et à ne pas intervenir avant le temps. C'est Son dessein qui doit se réaliser comme Il l'entend. Notre regard se fait alors attente, « attente contemplative » comme disait frère Roger.

La réception de la Parole atteint son but dans ce regard de foi. En touchant assez profond la Parole aura mis toute notre existence sur ce plan-là : avancer en croyant, porter en nous le bonheur de la foi.

© Ateliers et Presses de Taizé, 71250 Taizé, France
DL 1067 — juin 2008 — ISBN 9782850402593

Achevé d'imprimer en juillet 2008 imprimerie — AB. Doc, 71100 Chalon sur Saône